DISSERTATION

N° 106.

SUR

LA SUPPRESSION DE TRANSPIRATION,

CONSIDÉRÉE DANS SES EFFETS SUR L'ÉCONOMIE,

ET DES MOYENS DE TRAITEMENT QUE SES EFFETS RÉCLAMENT;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 24 mai 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR A. ROBLIN, de Fougerolles,

Département de la Haute-Saône;

Bachelier ès-lettres et ès-sciences.

Da veniam scriptis, quorum non gloria nobis,
Causa, sed utilitas officiumque fuit.
OVID.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	.....
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, *Suppléant.*
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX, *Examinateur.* FOUQUIER, *Examinateur.* ..... CHOMEL, *Président.*
Clinique chirurgicale	BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN. ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubois.
Bayle, *Suppléant.*	Gerdy, *Examinateur.*
Berard.	Gibert.
Blandin.	Hatin.
Bouillaud.	Lisfranc.
Bouvier.	Martin Solon, *Examinateur.*
Briquet.	Piorry, *Examinateur.*
Brongniart.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie.	Velpeau.
Dubled.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Témoignage d'amour filial, reconnaissance sans bornes.

AUX MÂNES

DE MONSIEUR LE DOCTEUR LECLERC,

Chirurgien des armées de l'Empire; Chevalier de la Légion-d'Honneur;
Médecin inspecteur en chef des eaux thermales minérales de Luxeuil.

Souvenir et regrets éternels!

A MONSIEUR MERCIER,

Principal du collége de Luxeuil; Officier de l'Université.

C'est un devoir de faire hommage de ses premiers travaux à celui dont les lumières ont guidé nos premiers pas dans la carrière des sciences.

A. ROBLIN.

DISSERTATION

SUR

LA SUPPRESSION DE TRANSPIRATION,

CONSIDÉRÉE DANS SES EFFETS SUR L'ÉCONOMIE,

ET DES MOYENS DE TRAITEMENT QUE SES EFFETS RÉCLAMENT.

Tout s'opère par la voie des sécrétions dans l'économie vivante; la vie animale n'est en quelque sorte qu'une réunion de fonctions sécrétoires dont l'harmonie constitue la santé, et l'interruption d'une ou de plusieurs l'état de maladie, à quelques exceptions près. Cette fonction sécrétoire se remarque surtout dans le système cutané; elle y est plus énergique que dans tout autre organe, et l'on sait, d'après les expériences de *Santorius*, combien est considérable la quantité d'humeur qu'elle élimine chaque jour du corps humain, même lorsqu'elle est insensible.

Dans l'enfant renfermé dans le sein de sa mère, elle est sans doute très-faible, et tout le travail de la peau semble plutôt borné à l'absorption; mais de suite, après la naissance, elle devient nécessaire à

proportion des besoins de cette époque de la vie, et à plus forte raison est-elle plus nécessaire encore, lorsqu'après s'être opérée pendant long-temps, ses produits se sont progressivement augmentés, et qu'alors elle constitue une des habitudes les plus inviolables de l'économie. Elle commande, pour la stabilité de la santé, des précautions qu'on ne peut négliger sans faire naître souvent de graves résultats, et il semble ici que la nature eût rendu notre organisation plus parfaite en la privant de cette fonction ; car, soumise à l'influence du climat, des saisons, des vêtemens, de l'exercice, de l'habitation, des différens états de l'atmosphère, en un mot de tout ce qui nous environne, ne devons-nous pas craindre ses fréquens dérangemens si féconds en funestes effets, et désirer qu'on eût confié son travail à des organes plus inaccessibles à tous ces agens morbifiques. Mais l'équilibre n'eût sans doute pas été régulièrement établi, et il eût existé surcharge pour des appareils peut-être plus délicats encore, les appareils pulmonaire et urinaire.

Au lieu d'accuser la nature, nous devons même ici lui rendre hommage : elle a prévu la fréquence des lésions des fonctions de la peau, en lui joignant les poumons et les reins pour collaborateurs dans l'élimination de liquides dont le séjour dans l'organisme ne pourrait que le troubler, et souvent même l'organisme ne se maintient régulier que parce que les derniers, en augmentant la quantité de leurs produits, suppléent au manque d'activité de l'autre, en attendant qu'une heureuse direction la lui rende. Mais si ce retour est trop tardif, si le sang, trop concentré à l'intérieur, ne reprend point sa route vers la circonférence et ne vient point réveiller par son stimulus l'action assoupie des glandules cutanées, on doit concevoir qu'alors il en est ici comme d'une machine compliquée, dont les mouvemens de l'un des principaux mobiles cessent ou se dépravent, le désordre apparaît, croît progressivement en s'étendant au loin, et si une main habile ne corrige ces mouvemens vicieux par l'expulsion de leur cause, le ressort, trop long-temps fatigué, se brisera.

Ces accidens ne peuvent être exagérés, lorsqu'on considère le nombre de soins hygiéniques que les médecins de tous les temps ont prescrits pour soustraire la fonction sécrétoire de la peau aux influences qui peuvent l'anéantir. N'est-ce pas parce qu'ils ont pensé que cet accident devenait cause immédiate d'un grand nombre de maladies? et peut-être peut-on regarder cette cause comme la plus fréquente de toutes, surtout dans la production des affections où se remarque un haut développement des mouvemens du système sanguin? C'est ce que je vais essayer de préciser, autant que le permettront mes forces et ma faible expérience, toutefois en réclamant l'indulgence de mes savans juges.

La nature, avons-nous dit, a donné à l'appareil cutané pour collaborateurs les appareils pulmonaire et urinaire dans le travail d'élimination de principes inutiles. Que le premier cesse pendant un certain temps ses fonctions, ceux-ci y suppléeront, et la santé pourra ne paraître souffrir aucune altération; mais si la durée de ce temps se prolonge, les poumons et les reins, centre d'un afflux de sang qui ne leur est point habituel, seront forcés à une action vitale double qu'il ne pourront soutenir. Cet afflux deviendra plus abondant en raison de l'ancienneté de la suppression de transpiration, car on ne peut croire que la sécrétion fournie par un organe aussi étendu que la peau puisse être complètement compensée par les produits même augmentés des deux autres. Il en doit donc rester chaque jour dans l'économie une partie qui vient s'ajouter à la masse naissante; et ne pourrait-on pas avancer que si la santé n'a point paru ébranlée d'abord, c'est parce que, dans les premiers instans, le superflu n'était point assez copieux pour embarrasser les mouvemens réguliers? Mais si la cause persiste, on sent qu'à une certaine époque la surabondance amène le désordre; et ce désordre sera dans la grande majorité des cas une phlegmasie. Cette phlegmasie sera pulmonaire ou rénale, si ces organes, en suppléant à l'autre, ont succombé sous l'effort vital trop énergique nécessaire pour supporter leur surcroît de travail : leur sécrétion pourra languir aussi; de là l'origine des hydropisies, surtout des plèvres,

qui, comme on le sait, partagent si souvent l'inflammation des poumons.

Dans tous les temps on a regardé aussi la suppression subite des sueurs comme la cause fréquente de l'inflammation des membranes séreuses, des plèvres surtout. En effet, lorsque d'après certaines prédispositions de l'individu, la sécrétion cutanée est, si je puis dire ainsi, répercutée sur ces organes, qui jouissent de la double fonction de sécréter et d'absorber, ils deviennent également le centre d'un afflux violent, que ne peut surmonter leur délicatesse et leur vive susceptibilité ; aussi leur irritation naît-elle très-promptement, leur fonction cesse, et un épanchement considérable ne tarde pas à se développer dans leurs cavités. Ce résultat peut se concevoir, lorsqu'on réfléchit sur la corrélation des deux fonctions : toutes deux produisent le même liquide, et l'expérience ayant démontré que l'inflammation des plèvres exigeait pour sa résolution un surcroît d'énergie dans la sécrétion cutanée, il est naturel de penser que celle-ci ne peut cesser sans que l'autre s'en charge souvent à son tour.

Mais si la pneumonite, la néphrite, la pleurite, etc., ne se déclarent pas, parce que les organes auront eu la force de résister à leur surcharge, d'après ce que nous avons dit plus haut, une surabondance extraordinaire s'accroîtra de plus en plus, et amènera la réplétion excessive des vaisseaux sanguins : voilà l'origine de la fièvre inflammatoire. En effet, la cause la plus fréquente de la fièvre inflammatoire, disent les auteurs, est le passage trop subit d'une vie active et laborieuse à une vie oisive et sédentaire, et à une nourriture plus substantielle. Est-ce alors par un sang surchargé de principes plus nutritifs que le mal s'opère? L'habitude seule pourrait donc en préserver les Apicius modernes dont nos villes abondent, et qui mangent six fois au-delà du nécessaire : c'est bien plutôt au défaut de séparation de la partie séreuse, dont le corps avait acquis, dans l'activité, le besoin de se débarrasser, et qui est retenue par le peu de mouvemens que commande l'oisiveté, qu'il faut attribuer l'origine de cette fièvre, qui vient changer en souffrances des instans que le malade croyait consacrer à

son repos. J'ai entendu plusieurs rhumatisans, oisifs depuis quelques années, assurer que, pendant leur vie, ils n'avaient jamais éprouvé les plus légères atteintes de leur mal. J'ai vu plusieurs femmes, dont les fonctions s'opéraient avec la plus grande facilité dans l'activité, être en proie aux plus violentes coliques à chaque retour, depuis qu'une fortune amassée dans les sueurs leur permit d'abandonner la dureté des travaux pour la mollesse des lits et des sophas. On se tromperait étrangement en prétendant que la transpiration n'est pour rien dans ces funestes changemens.

Jusqu'à présent les fièvres intermittentes ont été attribuées à la nature particulière des miasmes, principes que l'air absorbe dans les marais, et qui, introduits dans l'économie par la respiration et les pores cutanés, y deviennent le germe de ces affections. Cette théorie sur les qualités délétères de corpuscules que nos moyens chimiques les plus perfectionnés n'ont encore pu saisir pourrait être révoquée en doute, au moins dans quelques cas, malgré la généralité de son acception.

Pendant l'automne de 1828, elles furent si fréquentes dans mon pays, que nos plus vieux praticiens ne se souvenaient pas d'en avoir vu tant d'exemples à la fois. Cependant cette contrée est élevée à trois cents toises au-dessus du niveau de la mer; ses habitations sont situées sur des montagnes et des coteaux; il ne s'y trouve ni lacs ni marais, ni effluves par conséquent; l'air y est toujours vif et pur, et l'eau de la plus parfaite limpidité : à quoi donc attribuer la cause de ces fièvres? Aux chaleurs de l'été succéda un automne malsain, dont la température fut de maintenir l'air dans un état constant de froid et d'humidité; des brouillards et des neiges pasagères vinrent encore rendre son action plus meurtrière. Cette constitution de l'atmosphère fut sans contredit la cause de la fréquence de cette maladie. Est-ce en donnant naissance à des effluves? Je ne puis le croire. Est-ce en supprimant à chaque instant la fonction sécrétoire de la peau? Cette origine me semble la plus vraisemblable.

En effet, ce fut surtout sur les jeunes gens de la classe occupée aux

travaux de la campagne qu'elle sévit avec le plus de violence. Dans les heures du travail, quoique n'ayant tous le tronc couvert que de la chemise, ils n'avaient rien à redouter; car les mouvemens que commande un exercice pénible, par la chaleur et la sueur qu'ils développent, combattaient puissamment la froide humidité de la température : mais le repos et la fin du jour furent assurément les instans fâcheux où celle-ci triompha. Les hommes d'un certain âge, portant la plupart un gilet de laine qu'ils ne quittent jamais, et ayant soin aussi de se revêtir après la cessation de leurs occupations, furent en grand nombre exempts de mal; j'ai eu de ce fait toute la certitude possible : mais les jeunes ouvriers, soit par défaut de prudence, soit par confiance dans la force de leur âge, qui croit pouvoir tout braver, restant constamment dans cet état, pour ainsi dire, de nudité, de violens frissons venaient bientôt les punir de leur inexpérience ou de leur témérité. Peut-on, d'après cela, ne pas regarder avec raison comme cause de cette espèce d'épidémie une suppression de transpiration? Admettre des effluves marécageuses, ce serait supposer un fantôme qui ne pouvait physiquement exister. On dira peut-être que l'eau de pluie, les brouillards, l'humidité enfin de l'atmosphère suffisaient, en mouillant la terre, pour produire de légers foyers superficiels capables d'en exhaler. Mais les effluves, dit-on aussi, sont des émanations de matières animales et végétales en putréfaction : ces matières peuvent-elles fermenter dans des gouttes d'eau répandues sur le sol nud et plat ou sur le gazon, qui même, loin de s'y corrompre, y trouve un aliment propre à revivifier sa verdure, et que d'ailleurs l'évaporation continuelle enlevait seule, ou aidée de temps en temps par quelques coups de soleil? Je veux encore qu'il y eût eu formation de foyers miasmatiques, cette cause, alors nécessairement légère, eût-elle pu enfanter de semblables effets, puisque les fièvres se montrèrent aussi fréquentes que sur les bords d'immenses lacs et de vastes et profonds marais? L'âge adulte était-il une condition prédisposante? L'enfance, l'adolescence, l'âge mûr, la vieillesse même, rien ne fut respecté, lorsque l'on violait les sages règles de l'hygiène.

A ces motifs, assez convaincans par eux-mêmes, on peut en ajouter d'autres encore, puisés dans les phénomènes de la maladie soumise à une analyse raisonnée, et dans les accidens que développent les entraves dirigées maladroitement contre la régularité de sa marche.

Si quelques médecins ont considéré la fièvre comme un effort salutaire de la force vitale, c'est ici surtout que cette opinion trouve, ce me semble, toute sa vraisemblance. Le mouvement qui se déploie dans tout l'organisme indique, en effet, l'existence d'un principe conservateur, veillant sans cesse et luttant sans relâche contre les puissances qui tendent à interrompre le libre exercice de nos fonctions. Un agent retenu dans l'économie par la cessation d'une de ses fonctions, voilà le mal; et cette réaction qui se déploie pour rendre à l'ensemble ce qu'il a perdu, afin de chasser la cause du mal et amener sa solution, voilà l'effort du principe conservateur. La maladie qui nous occupe n'est-elle point le théâtre de la guerre que se livrent ces deux êtres? Le premier n'est-il point cet agent morbide, source de désordres, surchargeant l'économie depuis qu'une sécrétion tarie n'a pu l'éliminer? Le second n'est-il pas cette réaction fébrile nommée *période de chaleur et de sueurs*, et dont le bienfait est de nous rendre le repos ravi par l'arrivée des frissons? La justesse de cette distinction de deux puissances ennemies ne trouve-t-elle pas encore sa preuve dans les résultats fâcheux provoqués par une médecine mal entendue, ou par l'abandon des malades à leur seul instinct; résultats qu'on ne peut attribuer qu'à des moyens funestes qui ont gêné ou empêché même l'expulsion de la cause, la sortie complète des sueurs?

Pourquoi, en effet, une fièvre intermittente coupée trop tôt laisse-t-elle souvent après elle des obstructions, des hydropisies, ou d'autres maladies? Pourquoi, lorsque les sueurs ont été gênées par l'ingestion de boissons froides pendant la période de chaleur, les mêmes maux se déclarent-ils? Pourquoi enfin la fièvre a-t-elle une plus longue durée lorsque les sueurs sortent difficilement et avec trop peu d'abondance? Ces événemens, embarrassans alors, tiennent bien moins au mauvais

caractère de la fièvre et aux dispositions de l'individu qu'à l'omission de la cause de cette affection, à l'empressement qu'on a mis à la combattre et à l'usage de moyens contraires au retour des fonctions de la peau, des saignées copieuses et des boissons rafraîchissantes, par exemple.

Dans tous ces cas, la nature, médicatrice, aura été entravée dans ses efforts ou privée de ses ressources. Une thérapeutique judicieuse nous ordonne donc d'aider cet effort dans maintes circonstances, de ne couper la fièvre avec les préparations fébrifuges que lorsqu'elle menace par sa violence les jours du malade, et, dans les cas ordinaires, seulement après un certain nombre d'accès. C'est au médecin à discerner si les évacuations sudorifiques ont montré assez d'abondance pour ne laisser aux vaisseaux sanguins que leur plénitude normale, et à saisir enfin le moment propice. Qu'il se souvienne aussi qu'une trop longue expectation le précipiterait dans un excès contraire en laissant le malade inutilement s'affaiblir et la fièvre dégénérer en habitude.

Partant de cette cause, que nous admettons (comme fréquente, car elle n'est pas l'unique), on conçoit que la saignée doit être au moins sans efficacité; elle détruira les forces du malade sans enlever la cause de son mal. Cependant le médecin tombé dans cette erreur sera malheureusement engagé quelquefois à en commettre une seconde et même une troisième par le soulagement apparent qu'aura produit cette évacuation. Voici comment peut s'expliquer ce soulagement : la réplétion forcée des vaisseaux sanguins étant la cause efficiente de la fièvre, il y aura nécessairement allégement dans les symptômes par la diminution du liquide qui les distend; mais ce liquide, qui n'est pas tout sanguin, se régénère assez promptement, et le malade retombe dans son état antérieur. Ce n'est nullement par sa qualité sanguine que le sang devient nuisible; s'il était seul ou mêlé à une juste proportion de sérosité, les fonctions jouiraient de leur régularité parfaite. Ici il circule avec un fluide beaucoup plus abondant que de coutume, sa masse est trop augmentée, sa pureté

diminuée, en un mot ses conditions physiologiques n'existent plus. On peut s'en convaincre, lorsqu'après la sortie du bras on le laisse un certain temps dans le vase qui l'a reçu ; on le voit recouvert d'une couche séreuse beaucoup plus forte que lorsque la maladie tient à toute autre cause. Cet indice doit déjà faire entrevoir au médecin la marche qu'il a à suivre, et l'idée de l'existence d'une masse séreuse trop copieuse formant corps étrangers, et congestion dans l'économie, est naturellement suggérée. C'est donc vers la source de ce liquide qu'il doit diriger ses recherches, c'est à la tarir qu'il doit travailler. Cette source de maux est tellement, féconde, qu'elle n'a besoin pour se répandre sur l'homme de tirer son origine que d'une seule région de la surface cutanée. Ne suffit-il pas souvent d'avoir pendant quelques instans la tête découverte pour être atteint d'un catarrhe pulmonaire bronchique, de maux d'oreilles, de dents, d'un coryza, d'un torticoli, d'une ophthalmie, d'une angine, etc ? Combien de fois la coupe des cheveux n'a-t-elle pas été suivie des mêmes accidens ! J'ai vu plusieurs fois, par l'exposition des épaules ou du dos à un courant d'air froid, survenir des frissons, toujours alors avant-coureurs de légers accès de fièvre, dont les sueurs constituaient la crise salutaire.

Le froid aux pieds, chez les individus qui transpirent abondamment dans cette région, provoque aussi, outre ces diverses affections, des coliques assez violentes et même des néphrites. Ces résulats s'observent surtout sur les ouvriers que certains travaux obligent de rester long-temps dans l'eau. Qu'elle est alors la principale cause des varices, du gonflement œdémateux que présentent souvent leurs jambes, et de leurs maladies du système urinaire? Dans ces circonstances le travail des reins s'accroît en énergie, la fréquence de l'émission des urines le prouve évidemment; mais cette énergie n'est point encore assez puissante, puisqu'elle n'empêche point le développement de ces infirmités, et même, quoique destinée au bien de l'individu, elle finit par devenir funeste aussi ; elle fatigue ces organes sécréteurs, les irrite, les enflamme, et appelle enfin sur eux des

souffrances à la fois cruelles et de longue durée : qu'on oublie jamais pourtant qu'elle n'en est que la cause secondaire.

Où donc trouver la cause primitive, si ce n'est dans une suppression de la transpiration dont l'humeur chez les hommes de cette profession s'exhalait par les pieds, avant que la nécessité et le besoin du travail ne les aient forcés de tenir ces parties constamment plongées dans l'eau froide? Ne pouvant s'échapper par les pores, que la fraîcheur a crispés, elle distend le tissu cellulaire, ou bien la force répercussive du froid empêche le sang d'aborder dans les glandules cutanées, la partie séreuse n'y est point élaborée, et toute la masse s'accumule alors dans les veines, dont les parois cèdent à l'effort dilatateur.

Depuis long-temps plusieurs médecins ont observé encore que le froid humide, en développant des tumeurs glandulaires, avait fait regarder à tort certains individus comme scrophuleux. Ont-ils pensé que le froid agissait alors traumatiquement sur notre organisation, ou seulement sur la transpiration cutanée? Je l'ignore; mais je crois qu'on peut, avec fondement, adopter cette dernière opinion : M. *Dugès*, de Montpellier, a fait sur la péritonite puerpérale un Mémoire où il établi, d'après ses observations, que le froid humide est une des causes les plus puissantes de cette maladie.

Dans le premier cas, on peut concevoir que les pores venant à se fermer subitement, cette humeur, reprise par les vaisseaux lymphatiques, peut affluer sur les glandes, les obstruer, développer des tumeurs par la distension de leur tissu ; et si la cause, continuant d'agir, porte cette distention au-delà de ses bornes, l'irritation naîtra, un abcès même pourra devenir possible.

A plus forte raison, lorsqu'après le travail de l'enfantement, l'afflux considérable de liquides appelés par le besoin de forces nécessaires à cet acte reprend sa route vers la circonférence, pour opérer par une dérivation naturelle la décharge des organes situés vers la cavité pelvienne; à plus forte raison, dis-je, doit-on voir dans le froid humide un agent qui, appliqué sur la peau, abolit des fonctions sécrétoires et dérivatoires si utiles alors. Les liquides soumis à cette loi patholo-

gique, *ubi stimulus ibi fluxus*, retournent se concentrer vers les régions où un travail stimulant avait provoqué leur arrivée, ajoutent au stimulus de ce travail le leur propre, font naître un engorgement pesant, accumulent dans ce point le calorique qu'une douce diaphorèse eût conduit au dehors, et décidée par cet ensemble de forces morbides, une inflammation éclate, et c'est ordinairement sur l'organe le plus délicat et le plus prédisposé, le péritoine, qu'elle fixe son siége. On sent aisément que les mêmes lois peuvent produire une métrite aiguë, une ménorrhagie.

Quant aux tumeurs blanches des articulations, et aux tumeurs des mêmes régions, symptômatiques d'un rhumatisme fibreux inflammatoire, il est reconnu que le froid humide peut leur donner naissance : ce n'est assurément qu'à son action que les chasseurs, les pêcheurs, ou autres individus que leur plaisir ou leur besoin portent à s'y soumettre, doivent leurs rhumatismes fibreux ou musculaires. Les vésicatoires, si utiles dans ces affections, agissent-il autrement qu'en enlevant une abondante sérosité? J'ai eu lieu de m'assurer que des sueurs générales et copieuses avaient encore plus de succès.

La suppression de transpiration ne donne-t-elle jamais naissance qu'à des maladies par excès de forces? l'atonie des organes ne peut-elle jamais en être le résultat? Des affections de ce dernier genre sont, je crois, encore possibles. En effet, lorsque la maladie se déclare subitement après la suppression de transpiration, ou même seulement lorsque l'humeur qui devait être éliminée porte au-delà de ses bornes normales la réplétion des vaisseaux sanguins, une maladie inflammatoire aiguë en est toujours la suite. Mais si cet accident frappe un individu d'un tempérament lymphatique, ou épuisé par des excès antérieurs, la nature se laissera asservir, pour ainsi dire, sans montrer cette réaction salutaire nécessaire pour se délivrer d'un agent qui va bientôt augmenter lui-même sa faiblesse. Car la partie séreuse n'étant point élaborée, elle séjournera nécessairement dans les vaisseaux; la partie nutritive du sang, suffisante lors-

qu'elle était seule pour soutenir les organes, se trouvera bientôt délayée dans une trop grande quantité de liquide blanc, qui corrompra sa pureté et paralysera l'excitation qu'elle avait encore la force de déterminer. Les tissus seront imbibés au lieu d'être nourris; ils s'affaibliront en raison de la durée de la cause, le peu de bon sang diminuera à mesure que les appareils perdront le ton nécessaire à sa confection, et les vaisseaux finiront enfin par ne presque charrier que de la sérosité. De là naissent les chairs blanches, luisantes, molles blafordes, les engorgemens lymphatiques, et ce boursouflement qui donne l'apparence d'un excès de graisse, l'œdématie générale, l'aspect adynamique le plus prononcé, le scorbut peut-être.

Ce qui me fait admettre ce dernier au rang des effets de la suppression des fonctions cutanées, c'est une question que me fit un jour un de mes parens, depuis long-temps au service de la marine. Pourquoi, me demanda-t-il, les marins français sont-ils plus fréquemment atteints du scorbut que les marins anglais? Je ne pus lui répondre d'abord ; mais la suite de notre conversation venant à me faire connaître une différence dans leur costume, je crus y trouver une des raisons du pourquoi. Les marins anglais ont tous l'habitude de porter sur la peau même une chemise de laine, vêtement en général inusité chez les marins français. Ne les préserve-t-elle point des suppressions de transpiration auxquelles les expose l'atmosphère humide où les plonge continuellement le métier de navigateur? Cette partie séreuse, dont la trop grande abondance enlève au sang sa tonicité en dispersant ses molécules, ne circule jamais avec le leur, ne le corrompt point, et leurs forces conservent leur intégrité. Voilà peut-être ce qui les aide à s'exempter du scorbut, et à supporter facilement les travaux et les intempéries, compagnons inséparables des longues navigations. Ce qui atteste en faveur de cette opinion, c'est que je puis citer plusieurs observations de scorbutiques qui n'ont dû leur guérison qu'à une médecine sudorifique.

Cette dernière manière d'envisager les effets de la suppression des fonctions cutanées me donne aussi peut-être une raison de la pré-

dominance du tempérament lymphatique, et de l'endémie des engorgemens glandulaires blancs dans les vallées basses et humides. Les fonctions de la peau y sont ou souvent abolies, ou n'ont jamais été parfaitement établies.

La guerre éternelle des humoristes et des solidistes n'est point encore éteinte, quoique peut-être on pourrait les mettre d'accord. Les uns attribuent toutes nos maladies à des humeurs; mais à quelles humeurs? Si c'est à des humeurs étrangères à notre corps, se formant dans son intérieur, nous combattrons leur hypothèse. Mais s'ils prétendent que tel organe ne fournit pas l'humeur qu'il est destiné à sécréter, que de ce défaut il y a maladie, et que le médecin doit diriger ses efforts à rétablir cette sécrétion, en employant les moyens convenables; ce serait se refuser à l'évidence que de ne point partager leurs pensées. Ici la peau a cessé ses fonctions, les follicules sébacés tombent dans l'inertie; ils ne sont ni atrophiés, ni enflammés à la vérité, mais c'est une altération pour l'ensemble de l'économie, et une altération dans les solides. Il n'est pas moins vrai que le sang s'altère aussi par un de ses principes trop abondant, qui devient cause directe du mal et qu'il faut éliminer. Les solidistes auront donc raison pour la cause générale, première, et les humoristes pour le principe qui agit, et dans les conséquences et les moyens thérapeutiques.

Des signes qui annoncent une suppression de transpiration.

Ces signes peuvent, à la vérité, se retrouver chacun dans un grand nombre d'affections dépendant de toute autre cause; mais leur ensemble, leur réunion pourra donner au moins une forte présomption sur l'origine de la maladie.

Après leur exposition au froid humide, les malades offrent les symptômes suivans : sentiment général de froid; ensuite frissons plus ou moins violens, bientôt suivis d'une chaleur incommode; douleurs dans les membres, fatigue au plus léger mouvement, qui couvre le

corps de sueurs d'une odeur fortement aigre, sortant les premières fois avec douleur : lorsque le malade est alité, il la refuse en se découvrant et cherchant le frais; extrémités froides, pâleur et boufissure du visage, agitation continuelle, sommeil agité; pouls fréquent, plein, mou chez les sujets sanguins et forts, petit et mou chez les sujets faibles ; bouche pâteuse, langue recouverte d'un enduit blanc, diminution dans l'appétit, mais le malade conserve toujours la saveur des alimens; désir des boissons froides ; rhume léger ou intense; crachats muqueux, séreux et coulans; points douloureux ou nuls. La chaleur du lit et les mouvemens développent, avons-nous dit, des sueurs qui sortent difficilement ; alors on voit apparaître sur la peau quelques petits boutons rouges ou surmontés d'un globule liquide brillant comme une perle. La tête devient pesante, une douleur susorbitaire se déclare, mais sympathiquement. Après la saignée, si l'on en pratique une, il existe, quand le sang est refroidi, une couche séreuse assez épaisse, ce qui ne se remarque pas lorsque la maladie tient à toute autre cause. Ajoutez à ces différens phénomènes les renseignemens que le malade donne sur ses actions, sur sa conduite; s'il a bu de l'eau fraîche, son corps étant en sueurs, s'il s'est couché dans le même état sous un ombrage frais ou sur une herbe humide, en un mot s'il s'est trouvé sous l'influence d'un froid humide : cet ensemble de faits peut presqu'à coup sûr nous donner connaissance de la cause (1). Nous allons indiquer maintenant les moyens thérapeutiques que nous croyons les plus rationnels dans le cas dont il s'agit ici.

Traitement préservatif. Avant de passer au traitement curatif, il me semble que quelques conseils hygiéniques ne paraîtront point déplacés.

---

(1) Voilà les signes qui appartiennent à la suppression des sueurs ; je ne dois indiquer que ceux-là ; c'est à l'homme de l'art à reconnaître la maladie naissante par ceux qui lui sont propres.

Éviter avec soin le froid humide, porter des vêtemens de laine, lorsque des circonstances ou des occupations forcent à se soumettre à son influence. Ceux qui transpirent abondamment par les pieds doivent les couvrir de bas de laine, qu'ils ne quitteront que pendant les plus fortes chaleurs de l'été, et les appliquer pendant la nuit sur une boule d'étain remplie d'eau tiède; éviter les courans d'air froid et la nudité de la tête, et lorsque des positions sociales le défendent, les personnes que le froid peut affecter de graves accidens par la sensibilité dont jouit cette partie doivent alors s'en garantir au moyen d'un bonnet ou d'un autre objet approprié à cet usage; ne point laisser couper leurs cheveux trop courts, lorsque les yeux et l'organe auditif sont délicats et facilement irritables; habiter le plus possible des appartemens sains exposés au midi; dans les fraîches soirées du printemps et de l'automne, quitter les vêtemens du milieu du jour pour en prendre de plus chauds. Si cette règle d'hygiène était exactement observée, peut-être les fièvres auraient-elles moins de fréquence pendant ces saisons. La fonction sécrétoire de la peau, languissante pendant l'hiver, reprend une activité promptement énergique aux premiers coups du soleil du printemps; mais ces feux n'ont point encore assez d'intensité pour pénétrer l'atmosphère des soirées et des nuits, la transition trop brusque encore devient meurtrière. De même le froid subit des soirées d'automne abolit, par des suprises répétées, l'habitude sécrétoire créée par la longue suite des chaleurs de l'été.

Si cette théorie n'est point fondée, qu'on me dise alors pourquoi les fièvres respectent cette dernière saison; bien plus même, pourquoi celles du printemps disparaissent à son arrivée : l'hiver a-t-il un semblable empire? Aussi les fièvres d'automne ne sont elles pas les plus tenaces et les plus dangereuses.

Avec ce changement salutaire de costume, il faut aussi doubler les couvertures des lits et les maintenir jusqu'aux approches des fortes chaleurs; fuir les lits appuyés contre des murs humides, et garantir à son lever les pieds du contact d'un pavé froid et humide; lorsque

des fatigues ont couvert le corps de sueurs, le débarrasser promptement des linges imbibés, essuyer les gouttelettes répandues sur la peau, et faire légèrement adoucir la chemise nouvelle; ne jamais boire d'eau froide, dans les mêmes circonstances, sans l'avoir échauffée dans la bouche, et prendre garde de se livrer à un repos prolongé sous un ombrage trop frais ou sur un gazon humide.

A ces règles, propres à tout âge, ordonnons encore le séjour à la campagne, l'exercice et l'exposition au soleil, aux enfans d'un tempérament lymphatique et sujets aux engorgemens glandulaires. Deux causes pourront donner de la vivacité et de l'énergie à leur constitution : tandis qu'une nourriture succulente augmentera la partie fibrineuse de leur sang, une moiteur douce et continuelle en enlevera la sérosité dominante. Ordonnons aux vieillards, dont les fonctions cutanées rendent un si faible produit, les promenades au soleil; ils y trouveront le calorique nécessaire pour ranimer l'expansion du centre vers la circonférence, et retrouver la souplesse de leurs membres, qu'une peau trop sèche avait enroidis : lorsque l'atmosphère ne leur permettra pas d'exercice, qu'ils aient soin alors de se faire frictionner toute la surface du corps avec une brosse un peu rude; la peau continuera mieux sa sécrétion, et ils sentiront sans doute, par ces moyens, s'alléger leurs catarrhes.

Traitement curatif. Lorsque la nature opère la solution d'une maladie par des sueurs critiques, peut-on croire qu'elle n'adopte cette voie que d'une manière arbitraire? ne nous révèle-t-elle pas, au contraire, un secret que nous devons nous empresser de mettre à profit? N'en doutons pas, elle nous instruit sur la cause de l'affection qui tourmentait le malade, et nous fait entendre que nous devons nous mettre en garde contre des moyens thérapeutiques dont l'action pourrait troubler ou entraver cette crise, et diriger à son secours ceux dont la puissance peut soutenir ou augmenter les salutaires efforts qui tendent à l'opérer. Elle a besoin de forces dans le combat qu'elle livre à l'agent perturbateur résidant dans l'économie, lors même que

le théâtre de ce combat est une affection aiguë : n'allons donc point lui enlever celles qu'elle possède par une médecine trop débilitante, des saignées répétées qui la plongent dans l'impossibilité de réagir, sans détruire la cause du désordre ; donnons-lui en plutôt lorsqu'elle en manque d'assez énergiques. Cependant, il ne faudrait point se figurer d'après cela qu'on doit, dans tous les cas, proscrire la saignée ; elle devient quelquefois utile, nécessaire même. Je vais tâcher d'indiquer quand et pourquoi.

Je suppose un individu d'un tempérament sanguin, fort, robuste et bien constitué, et atteint, d'après la cause que nous admettons, d'une pneumonite, ou d'une pleurite, ou d'une fièvre inflammatoire, etc., devra-t-on ne lui donner que des boissons chaudes, des excitans cutanés internes, afin d'augmenter encore la circulation et porter le sang à la peau ? Non, sans doute. Chez un tel sujet, le mouvement de réaction est déjà trop violent et se fait sentir avec trop de force sur l'organe malade. Il faudra donc pratiquer une saignée, afin de modérer cette réaction, et ce n'est qu'ensuite qu'il faut rouvrir les pores de la peau, toutefois sans excitans internes : des boissons adoucissantes tièdes, des frictions sur la peau, faites avec des linges chauds ; tenir les extrémités inférieures surtout presque brûlantes ; priver soigneusement le corps du contact de l'air extérieur, tels sont les moyens suffisans ; la nature, mise en bonne voie, fera le reste. Ce n'est pas là que s'arrête la nouvelle doctrine : trois, quatre saignées sont indispensables, si, en outre, elle ne recourt pas à l'application de nombreuses sangsues ; ce qui enlève évidemment l'apparence inflammatoire, mais aussi ce qui plonge le malade dans une telle faiblesse que, la nature n'agissant plus, la transpiration ne se rétablit pas, et la maladie devient ou chronique ou au moins d'une longueur désolante. Voilà le résultat des saignées trop abondantes sur un tempérament sanguin ; à plus forte raison, quelles conséquences chez un sujet faible ou âgé, ou épuisé par des pertes antérieures, une mauvaise nourriture ou des travaux pénibles ? Et la nouvelle doctrine veut encore des saignées ! Il ne faut plus s'étonner si M. *Broussais*

prétend que les personnes les plus faibles sont celles dont les inflammations sont le plus promptement funestes. L'inflammation, dans ce dernier cas, ne fait des progrès que parce que la nature ne réagit pas assez : aidons-la par de légers excitans internes unis à des excitans externes plus énergiques, et la réaction naîtra, et le sang quittera le point d'afflux intérieur pour reprendre sa route vers la circonférence et terminer la maladie par une heureuse dérivation à la peau.

Les boissons rafraîchissantes froides doivent être ici proscrites plus encore que la saignée. On a cependant presque toujours l'habitude de les tolérer dans la fièvre inflammatoire : je veux bien qu'elles soient quelquefois indiquées lorsque celle-ci tient à une cause traumatique, par exemple; mais quelle sera leur utilité dans une suppression de transpiration? Ne seront-elles pas un moyen tout à fait contraire, puisqu'elles ne peuvent qu'empêcher le retour des sueurs, et par conséquent l'expulsion de la cause du mal? On se garde bien de les prescrire dans une pneumonite ou dans une pleurite, cependant toutes ces affections sont de même nature, de même essence. S'il est constant qu'un pleurétique n'éprouve de diminution dans sa maladie que lorsque son corps se couvre de sueurs, il est certain aussi que la déplétion curative des vaisseaux sanguins, dans la fièvre inflammatoire, n'aura lieu que par cette dérivation.

Cette méthode présente encore de grands avantages lorsque la fièvre revient par accès. Il faut, autant que possible, combatttre le frisson par des frictions sèches, des boules chaudes aux pieds, des couvertures épaisses, afin de hâter l'arrivée de la période de chaleur, ensuite aider même encore l'apparition des sueurs. En agissant ainsi on rend l'accès plus court, car on sait qu'ordinairement sa durée est en raison de celle du frisson; plus ce dernier est violent et long, plus les périodes de chaleur et de sueurs le sont aussi. On change donc un accès quel qu'il soit en un plus léger; l'intensité marchera en décroissant à chaque retour, et souvent j'ai vu la maladie cesser sans le secours des fébrifuges.

Dans tous les cas, excepté celui de fièvre pernicieuse, il faut lais-

ser survenir un nombre d'accès déterminés par la quantité des sueurs, donner des boissons tièdes dans toutes les périodes, faire des frictions soutenues pendant le frisson, légères et interrompues pendant la chaleur, et laisser agir seules les sueurs jusqu'à leur terminaison; ordonner ensuite aux fiévreux des vêtemens de laine, et leur prescrire d'éviter avec la plus scrupuleuse attention l'influence du froid humide. Après une abondante diaphorèse, la peau devient bien plus impressionnable.

Dans les affections rhumatismales, les catarrhes de tous genres, les corryzas, les angines, les ophthalmies essentielles, les sudorifiques procurent encore des soulagemens incontestables. J'ai vu des rhumatismes qui, aux approches d'une température humide, se portaient sur la poitrine disparaître comme par enchantement par quelques heures de sueurs abondantes, des catarrhes de vieillards subir un grand amendement, ainsi qu'une multitude de rhumes aigus de jeunes gens. Les angines, les ophthalmies ne résistent pas d'avantage. J'ai connu un médecin de mon pays dont la réputation s'étendait au loin pour ses succès dans le traitement de cette dernière affection : et comment agissait-il? Jamais autrement qu'en provoquant une abondante sécrétion cutanée, au moyen de la poudre de *Dower*, dont il faisait prendre de huit à quinze grains chaque matin dans un verre d'infusion tiède de fleurs de tilleuil ou de sauge, et le malade aidait les sueurs en buvant de temps en temps un verre de la même infusion toujours tiède. Il visait par là au même but que les partisans des saignées, mais avec l'avantage d'un double effet; car, on ne peut se dissimuler qu'il y a entre l'évacuation du sang par une ouverture artificielle et la médication sudorifique une analogie frappante dans les résultats ; toutes deux opèrent une déplétion des vaisseaux sanguins, et une dérivation puissante du centre vers la circonférence; toutes deux prédisposent, par leur abus et leur longue durée, aux affections adynamiques ; toutes deux enlèvent au corps une quantité considérable de calorique : ceci est connu depuis long temps en physiologie. On sait que le grand nombre de travailleurs ne supporte les chaleurs

brûlantes qu'en suant beaucoup. « Ce principe, dit *Chaptal*, a plus de rapport à la médecine qu'on ne pense ; on voit presque toutes les fièvres se terminer par les sueurs, qui outre l'avantage de pousser au dehors la matière morbifique, ont encore celui de charrier la matière de la chaleur et de ramener le corps à sa température ordinaire.»

Quel sera donc celui des deux moyens qui méritera la préférence pour combattre les inflammations? Cette question trouvera, ce me semble, sa solution dans une courte explication : si la cause de la maladie produite est traumatique, ou réside dans l'absence d'une évacuation sanguine habituelle, périodique, et que le sang pêche par sa partie rouge, la saignée est alors d'une nécessité démontrée, on pourra même la répéter plusieurs fois, afin de renouveler plus sûrement l'évacuation manquante. Mais s'il est probable, d'après les symptômes énumérés plus haut, que le sang pêche par sa partie séreuse, on devra évidemment donner la préférence aux sudorifiques, les maintenir tout le temps nécesssaire pour résoudre l'inflammation et prévenir son retour. Une saignée, à la vérité, devra peut-être quelquefois les précéder : j'en ai indiqué un exemple ; mais la récidive deviendrait funeste en enlevant au corps un sang qui lui est précieux sans rétablir l'équilibre entre ses principes constituans, et dont la trop grande différence est la cause efficiente du mal.

La méthode sudorifique a donc un double but : elle produit la déplétion des vaisseaux sanguins, comme la saignée, mais seulement ce que celle-ci ne fait pas, en éliminant le trop de sérosité qui les distendait ; aussi ai-je vu, à l'aide de cette médication, plusieurs maladies aiguës s'amender de jour en jour, et leur terminaison s'annonçait presque constamment par une éruption générale de petits boutons rouges ou surmontés de gouttelettes liquides, qui donnait au corps un véritable aspect perlé ; cette éruption sortie, le malade entrait aussitôt en convalescence.

Moyens qui peuvent rétablir ou favoriser la transpiration.

Toutes les boissons tièdes, surtout les infusions aromatiques.

Poudre de Dower. De tous les remèdes mis en usage pour produire la diaphorèse, la poudre de *Dower* tient le premier rang : son efficacité est visible dans tous les cas possibles. On la prescrit ordinairement dans un verre d'infusion tiède de sauge ou de mélisse, ou de fleur de tilleul, ou bien de décoction tiède d'orge, de guimauve, etc., et l'on en aide l'action en faisant boire au malade ces mêmes boissons toujours tièdes.

L'acétate d'ammoniaque. Vingt à trente gouttes dans un verre d'eau sucrée tiède ou édulcorée avec un sirop.

Les quatre bois sudorifiques. Ces substances jouissent peut-être d'un certain degré d'activité ; mais leur saveur est si désagréable, et l'on peut leur en substituer tant d'autres, que leur usage n'est jamais nécessaire dans le cas dont il s'agit ici.

Soufre doré d'antimoine. Ce médicament jouit d'une efficacité remarquable, surtout chez les enfans ; il produit des sueurs extrêmement abondantes. J'en ai vu retirer les effets les plus avantageux, dans leurs angines principalement, et même dans le croup et la coqueluche.

Frictions sèches. Elles paraissent très-utiles dans certains cas, et peut-être leur emploi est-il trop négligé ; elles contribuent puissamment à fixer la chaleur à la surface de la peau, d'où dépend le retour de ses fonctions.

Boule d'étain. Ce topique semble avoir mérité si peu d'attention de la part des médecins écrivains, qu'aucun n'en a mentionné l'usage : cependant il en est peu qui rendent autant de services. Journellement il est mis à contribution, et son effet est aussi constant qu'efficace. Les pieds sont, chez la plupart des individus, les parties

qui transpirent le plus, et sont aussi des plus exposées aux causes qui déterminent la suppression de cette fonction. J'ai vu des personnes que le froid aux pieds jetait dans un état continuel de malaise, dont il empêchait même le sommeil ; et rien n'a mieux réusi, pour les soustraire à cette incommodité, qu'une boule d'étain remplie d'eau tiède. On peut, à son défaut, la remplacer par d'autres objets chauffés au feu ; mais ces derniers sont moins avantageux.

Bains généraux. Ils jouissent d'une grande efficacité pour rappeler le sang à la circonférence. Ils augmentent la circulation capillaire, opèrent une détente dans le tissu de la peau ; les glandes sébacées reçoivent plus d'excitation, et les fonctions sécrétoires deviennent plus énergiques. Il est bon d'aider cet effet par quelques boissons sudorifiques tièdes, et d'aller ensuite dans un lit bassiné mouiller une deux chemises.

Ce n'est peut-être qu'en agissant ainsi que les malades sentent leurs maux s'alléger par les eaux minérales thermales. Je sais que M. le docteur *Grosgean*, qui a dirigé avec distinction, pendant nombre d'années, les eaux de Plombières, unissait les agens sudorifiques à l'action des bains ; il en retirait, a-t-il dit, des effets beaucoup plus avantageux. Ceci peut faire penser que les sueurs contribuent puissamment au soulagement et à la guérison des malades qui fréquentent ces établissemens.

Bains de vapeurs. Leur action est semblable à celle des bains d'eau tiède : ils ont l'avantage d'être dirigés avec facilité sur chaque partie. L'efficacité de ces bains se fait remarquer surtout dans les affections rhumatismales, et le bain de vapeur local peut très-bien remplacer les sangsues dans ces affections, contre les tumeurs ou les engorgemens glandulaires, et contre les tumeurs blanches des articulations.

Vésicatoire. Il jouit de la propriété de produire l'évacuation d'une abondante sérosité. Il devient très-utile lorsque les fonctions de la peau, abolies depuis long-temps, ne peuvent se rétablir qu'avec

difficulté. Son effet est prompt, et peut leur suppléer jusqu'à un certain point.

Fomentations. Le calorique qu'elles contiennent réchauffe la peau, et la fait sécréter plus abondamment : elles déterminent un afflux dans le réseau capillaire, qui devient un salutaire dérivatif; mais on doit avoir grand soin de les changer lorsqu'elles se refroidissent, car alors elles ne pourraient être que fort nuisibles.

Taffetas ciré. Les toiles cirées dont on enveloppe les bras et les jambes dans les douleurs rhumatismales, ou la tête dans le coryza, empêchent le calorique d'être soustrait par l'air ambiant; elles le retiennent sur la surface où on les applique, et favorisent ainsi la transpiration.

Vêtemens. Les vêtemens de laine sont ceux qui retiennent le mieux le calorique à la surface du corps. Le froid humide ne peut les pénétrer : aussi les personnes qui ont l'habitude d'en porter sont-elles moins exposées aux suppressions de transpiration, et leurs douleurs de toute espèce s'allégent toujours par cet usage; mais il ne faut les quitter que pendant les plus grandes chaleurs.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Quartanæ estivæ plerùmque fiunt febres, autumnales verò longæ, et maximè quæ propè hyemen incidunt. *Sect.* 2, *aph.* 25.

II.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis temporibus magnæ mutationes tùm frigoris tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

III.

Si verò æstas sicca, et aquilonia fiat, autumnus autem pluviosus et australis, capitis dolores ad hyemem fiunt, et tusses, et raucedines, et gravedines; quibusdam verò etiam tabes. *Ibid.*, *aph.* 13.

IV.

Frigidum inimicum ossibus, dentibus, nervis, cerebro, spinali medullæ : calidum verò utile. *Sect.* 5, *aph.* 24.

V.

Frigida velut nix, glacies, pectori inimica, tusses movent, sanguinis eruptiones ac catarrhos inducunt. *Ibid.*, *aph.* 24.

VI.

Quibus in febribus quotidie rigores fiunt, quotidie febres solvuntur. *Sect.* 4, *aph.* 67.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Quartanæ estivæ plerùmque fiunt febres, autumnales verò longæ, et maximè quæ propè hyemen incidunt. *Sect.* 2, *aph.* 25.

II.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis temporibus magnæ mutationes tùm frigoris tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

III.

Si verò æstas sicca, et aquilonia fiat, autumnus autem pluviosus et australis, capitis dolores ad hyemem fiunt, et tusses, et raucedines, et gravedines; quibusdam verò etiam tabes. *Ibid.*, *aph.* 13.

IV.

Frigidum inimicum ossibus, dentibus, nervis, cerebro, spinali medullæ: calidum verò utile. *Sect.* 5, *aph.* 24.

V.

Frigida velut nix, glacies, pectori inimica, tusses movent, sanguinis eruptiones ac catarrhos inducunt. *Ibid.*, *aph.* 24.

VI.

Quibus in febribus quotidie rigores fiunt, quotidie febres solvuntur. *Sect.* 4, *aph.* 67.